

NATURE. CULTURE. LIBERTÉ

Edmond Barbotin
Strasbourg, France

Les progrès modernes des sciences de l'homme, de l'ethnologie en particulier, conduisent certains esprits à contester l'idée philosophique de nature humaine. La découverte de cultures en nombre illimité, un certain vertige du mobilisme, la supposition, héritée notamment de Sartre, qu'une nature humaine serait la mort de la liberté, portent à rejeter cette notion au nom des variations culturelles. Le phénomène humain ne présenterait rien de défini ou de définissable. Notre prétendue nature serait un «paradigme perdu» – pour reprendre un titre d'Edgar Morin – perdu par dissolution dans les cultures «éclatées».

A l'inverse, un Lévi-Strauss plaide pour la nature, mais entendue en un sens déterministe: «Le but dernier des sciences humaines n'est pas de constituer l'homme» – ce qui est évident – «mais de le dissoudre [...], de réintégrer la culture dans la nature, et finalement la vie dans l'ensemble de ses conditions physico-chimiques»¹. Le passage du «cru» au «cuit», *Du miel aux cendres*, signale celui de la nature à la culture; mais il demeure que l'esprit «avère sa nature de chose parmi les choses». On rejoint la position de Jean Rostand: «L'homme est soluble dans la nature»².

Nature ou culture? Déterminisme ou liberté? L'alternative s'impose-t-elle?

Un certain positivisme semble tenir la «nature» pour univoque. Le terme s'appliquerait dans le même sens tantôt aux règnes inférieurs tantôt à l'homme. Là est peut-être le nœud du débat.

Les sciences de l'homme – fait majeur de culture! – rendent témoignage à la nature humaine, entendons: à une identité commune et universelle qui définit le phénomène humain. Au regard du biologiste, la notion d'espèce humaine s'impose. Sans proposer des développements impossibles ici, notons que le style chromosomique est reconnu identique en toutes ethnies. Objectera-t-on que les recherches sur les conduites humaines se heurtent à la liberté, facteur d'imprévisibilité? Sans doute, mais celle-ci n'est pas absolue. Psychologie, sociologie, ethnologie... ne sauraient être contestées comme sciences: elles établissent des constantes et des lois générales³. Ces lois d'ailleurs sont autant de prises offertes à l'individu pour l'effort sur soi, à l'éducateur, au meneur d'hommes pour l'action sociale.

¹ Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 326.

² Jean Rostand, *Pensées d'un biologiste*, Paris, Stock, 1978, p. 125.

³ Cf. Pierre Manent, *La cité de l'homme*, Paris, Fayard, 1994, p. 83.

Allons plus loin: sans aller jusqu'à exclure, avec Lévi-Strauss, une activité vraiment créatrice de l'esprit, reconnaissons que les productions littéraires en apparence les plus libres: les mythes, présentent d'étonnantes correspondances à travers les cultures les plus éloignées. Notre intérêt pour celles-ci – intérêt dont s'étonnait Camus – n'est possible que par cette identité commune, cette communauté de destin qui constitue la famille humaine. Georges Mounin n'a-t-il pas dégagé, en étudiant *Les problèmes théoriques de la traduction*⁴, des «universaux concrets»: linguistiques, psychologiques, culturels, qui structurent notre pensée, nos conduites? Force est donc de reconnaître l'existence d'un *invariant*, fondement scientifique de la notion philosophique de nature humaine.

Le fait des variations culturelles n'est pas moins indéniable, qui porte certains esprits, aujourd'hui comme hier – un Montaigne, par exemple – au relativisme et au scepticisme.

Mais qu'est-ce qu'une culture?

Au premier degré, celui de la spontanéité, du «vécu», une certaine manière de vivre, travailler, jouir, souffrir, prier, vivre en société, mourir, bref telle façon d'être homme. Ne serait-ce pas aussi, en un second degré, réflexif celui-là, telle manière originale de regarder son humanité dans son histoire, ses institutions, sa langue, sa littérature, ses arts, sa philosophie, sa religion? Par une sorte de sursaut, l'homme s'élève au-dessus de lui-même, de ce qu'il vit, pour le penser et l'exprimer. A cet égard, telle culture peut être tenue pour une parole originale et, par suite, pour une mainmise de l'homme sur soi et sur le monde.

N'est-il pas possible d'articuler nature humaine commune et cultures multiples?

En première approche, leurs rapports seraient ceux du thème fondamental et des variations de la symphonie. Celles-ci, loin d'abolir le thème, ne vivent que par lui, l'expriment, l'illustrent sans pouvoir l'épuiser; en revanche, il relie cette multitude de créations, les apparente sans les confondre jamais. De même, l'identité humaine commune, à la fois essence et existence, fournit leur appui et, si l'on ose dire, leur matière aux créations, en nombre illimité, qui constituent les cultures. Le plaisir des rencontres culturelles, comme celui de l'écoute mélomane, naît des jeux indéfinis du *même* et de l'autre.

Ainsi est-on conduit à une approche rationnelle. Cette identité humaine inexhaustible, exprimée en d'innombrables individus – plus de cinq milliards de visages en ce moment de l'histoire! – représente un universel concret; il est redit et illustré, à l'échelon des groupes, dans les cultures passées, présentes, et à venir. L'aporie millénaire de l'un et du multiple resurgit ici – en gardant son mystère. Et Montaigne doit corriger son relativisme: «Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition»⁵.

⁴ Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

⁵ Montaigne, *Essais* III, 2, Paris, Gallimard, «Pléiade», p. 900.

Conviendrait-il de substituer cette notion de condition humaine à celle de nature? Pierre Thévenaz l'a proposé:

Les philosophes du XVIII^e siècle écrivaient des traités de la *nature* humaine... les notions de condition humaine ou mieux encore de situation, dans la philosophie d'aujourd'hui, tentent de caractériser cette nouvelle manière de réfléchir philosophiquement sur l'homme et dans l'histoire⁶.

Gabriel Marcel plaide dans le même sens⁷. Pourtant, nature et condition ne sont pas rigoureusement synonymes. «Nature» présente, en rigueur, une signification métaphysique, désigne l'essence universelle réalisée en chacun. «Condition» vise les facteurs concrets de cette réalisation; historicité, tragique, destinée personnelle en intègrent l'import.

Il demeure que la notion de nature, appliquée tantôt aux réalités inférieures à l'homme, tantôt à celui-ci, souffre d'une réelle ambiguïté. Dans l'ordre de la matière et du vivant, «nature» connote un strict déterminisme. Or les sciences de l'homme se heurtent toujours à un facteur d'imprévisibilité: la liberté. Objet d'études, l'homme demeure obstinément sujet; il n'est donc pas «nature» dans le même sens que la pierre ou le végétal. Ni équivoque ni univoqué, le terme «nature» est donc analogique. *Il est de la nature de l'homme d'être libre.*

Ainsi, l'homme possède une identité fondamentale, commune, universelle qui autorise à parler d'espèce humaine, d'une part, à défendre les droits de l'homme – notamment sa liberté – de l'autre. Soulignons-le: faute de cet invariant, toute Déclaration universelle des droits – et des devoirs – de l'homme, le droit lui-même en sa plus vaste acception n'aurait aucune espèce de raison d'être, s'écrouleraient comme châteaux de cartes.

Reste à concevoir les rapports, en l'homme lui-même, des lois de la nature et de son initiative personnelle, du déterminisme et de la liberté.

Une conception simpliste et fort répandue les affronte à égalité comme deux lutteurs. Toute avancée de l'un se solderait par un recul de l'autre. Avec Spinoza, on considère la liberté comme illusion née de l'ignorance des causes qui nous font agir. De nos jours, la découverte croissante de lois en génétique, physiologie, psychologie rétrécirait de plus en plus, telle une peau de chagrin, le champ de la liberté. A la limite, celle-ci se réduirait à un point mathématique, symbole mélancolique d'une belle illusion perdue!

La réalité semble beaucoup plus complexe. Loin de s'affronter comme deux forces du même ordre, déterminisme et liberté composent un couple hétérogène et inséparable. D'une part, c'est en me heurtant aux lois de la

⁶ Pierre Thévenaz, *L'homme et sa raison*, Neuchâtel, La Baconnière, 1956, II, p. 204.

⁷ Gabriel Marcel, *Du refus à l'invocation*, Paris, Gallimard, 1940, p. 122 (réédité sous le titre *Essai de philosophie concrète*, Paris, Gallimard, 1967).

nature, dans l'univers et en moi-même – santé, tempérament, caractère – que je prends conscience de mon initiative, contrariée ou exaucée. En la défiant, l'obstacle révèle ma liberté à elle-même. En même temps, il lui fournit l'occasion de s'exercer et de se conquérir. Certes, ma liberté subit parfois l'échec: ce n'est pas le signe qu'elle serait illusoire. Le chirurgien qui ne peut pratiquer telle opération jugée nécessaire, parce que le patient ne la supporterait pas ou faute de moyens, ne doit pas conclure qu'il n'est pas libre, mais qu'il n'est pas tout-puissant. Notre liberté n'est pas absolue, mais *située*: dans un monde, un corps, un tempérament, un caractère, une «nature», mais aussi dans une société, une histoire; en *tel* moment de cette histoire. C'est à l'intérieur de cet ensemble très complexe que ma liberté opère de véritables choix. Notre chirurgien, contrarié dans son premier projet, choisira une autre intervention, celle-là possible.

Ainsi est-ce en utilisant le déterminisme que la liberté parvient à ses fins. On ne commande à la nature extérieure qu'en lui obéissant. Mais il en va de même de la nature en moi-même: c'est en appliquant les lois de l'acquisition des habitudes que je réussis tout apprentissage ou acquiers la maîtrise de moi – celle qui définit la vraie liberté! Il n'est pas jusqu'aux lois de la pensée elle-même qui ne puissent servir cette dernière, comme le prouve la pratique psychiatrique. Dans l'acte psychiatrique une liberté saine, celle du médecin, vient au secours de la liberté entravée du malade. S'il n'existait pas des lois – psychophysiologiques, psychiques même – qui conditionnent l'exercice de la pensée et du vouloir, le praticien serait dépourvu de toute prise sur le mal. C'est, au contraire, en faisant jouer les lois de ce déterminisme subtil que réussit l'acte psychiatrique: sauvetage d'une liberté par une autre liberté.

Ce jeu, souvent dramatique, de la liberté et du déterminisme, est critère d'humanité; à chaque instant, il élève l'homme au-dessus de la nature. Appuyé sur celle-ci, l'acte culturel est signe et acte de liberté.